

méthodes scientifiques de Bertholet ne sont pas nettement conformes à nos idées modernes sur les qualités et les devoirs d'un bon historien, mais il va sans dire que pour juger son œuvre historique avec objectivité, il faut tenir compte autant des idées de l'époque que du point de vue personnel de l'auteur qui avait été théologien les meilleures années de sa vie. Si Bertholet ne connaissait pas trop bien l'histoire comme telle, il connaissait toutefois les œuvres de nombreux historiens de toutes les époques ; on peut supposer qu'il avait lu tous les ouvrages historiques que les bibliothécaires des différents collèges où il séjournait mettaient à sa disposition. Il faut porter à son actif aussi la modestie avec laquelle il avoue franchement que s'il a corrigé des fautes échappées à d'autres savants, lui-même ne prétend à aucun rang dans la République des Lettres et qu'il ne veut nullement excuser des fautes personnelles qui sont peut-être nombreuses.

Au début du dernier tome, l'historien renseigne ses lecteurs qu'étant parvenu avec son travail à la prise de Luxembourg par Philippe de Bourgogne, il avait hésité à continuer sa tâche. Comme beaucoup d'érudits du 18<sup>m</sup>e siècle considéraient encore l'histoire surtout du point de vue dynastique, les uns de ses amis lui représentaient que l'histoire du Duché de Luxembourg ne le regardait plus dès que le pays n'avait plus de souverains nationaux, alors que d'autres faisaient valoir qu'il n'écrivait pas tant l'histoire d'une dynastie que celle d'une province. Ces derniers auraient pu alléguer aussi que *Bertels* avait continué son Histoire jusqu'à son époque et même raconté des événements dont il avait été le témoin oculaire et même la victime. Le fait même que Bertholet trouvait de fortes raisons à l'un et à l'autre de ces points de vue nous montre que ses conceptions sur la tâche de l'historien différaient de celles de nos contemporains. Quoique *Bertels* fût Brabançon, il s'était intéressé aussi au peuple luxembourgeois ; il avait écrit quelques pages très intéressantes sur notre folklore et les foires du Luxembourg, des descriptions détaillées de ses principales villes, de sorte qu'on peut dire qu'il avait quitté sa demeure abbatiale et ses vieux parchemins pour observer les gens du peuple. Par contre, Bertholet semble avoir manqué complètement du don de l'observation directe ; il n'a jamais regardé au-delà de ses volumes et de ses documents. Pour deux raisons il se décida à continuer son œuvre : il jugeait qu'elle ne correspondrait pas à son titre s'il la terminait à la prise de Luxembourg par les Bourguignons, et que des événements importants s'étaient passés encore après le règne de Philippe le Bon. Il crut accomplir cette tâche à la satisfaction de ses lecteurs en traitant les événements suivants sous forme d'Annales, titre qui distingue ces chapitres des précédents, pour ne pas trop allonger son ouvrage, et en se conformant à l'exemple donné par le Père Daniel dans son Histoire de France (1), l'abbé Vertot (2) dans celle des Chevaliers de Malte et d'autres histo-

1) Le jésuite Gabriel Daniel, 1649-1728, publia en 1713 une Histoire de France en 3 volumes qui lui valut un succès considérable avec la place d'historiographe du Roi.

2) L'abbé René-Aubert de Vertot, 1655-1735, écrivit une Histoire de la conjuration du Portugal qui lui valut des éloges de Bossuet et de Madame de Sévigné et une Histoire des Chevaliers hospitaliers de St.-Jean de Jérusalem.